

bien des cultivateurs, qui loin de mettre sur le champ de leurs voisins une parcelle de fumier perdue, ne se donnent pas la peine de prendre le soin le plus vulgaire de choses coûteuses qui leur appartiennent. L'idée de publier cette anecdote nous est venue au cours d'un voyage en voiture, pendant lequel nous avons vu un râteau à cheval du prix de \$25.00 à moitié retenu dans un banc de neige sur le champ où il a passé l'hiver dernier, un tombereau de la valeur de douze à quinze piastres, exposé à toutes les intempéries de l'hiver sur un rocher élevé battu de tous les vents, une faucheuse valant au moins \$50.00 commençant à se montrer sous la neige qui lui a servi d'unique abri pendant l'hiver, une charrette indiquant l'endroit de sa résidence par deux timons émergeant de la neige, etc., etc. Ajoutons à cela les traîneaux qui passent l'été au soleil et à la pluie, les charrues qui sont restées au dernier sillon qu'elles ont tracé l'automne dernier, la herse qui depuis douze mois attend le gamin qui, plus vieux d'un an, ira la prendre où il l'a laissée en juin dernier, le harnais dont la bande cassée a été remplacée par une ficelle dont la rupture sera bientôt l'occasion d'un jurement de la part de celui qui l'a mise là, et nous aurons un portrait assez réussi et pas du tout exagéré de nombreux cultivateurs dont, en outre, la maison offre plusieurs vieux chapeaux dans les fenêtres en guise de vitres absentes, dont les portes d'étables réalisent chaque jour des merveilles d'équilibre sur un seul gond, et dont les animaux sont tous de la même couleur grâce au crotin qui les recouvre sur tout le corps. Dieu merci, il y a de nombreuses exceptions à ce que nous venons de mentionner, mais quelle grande marge il y a pour une réforme radicale sous le rapport de l'ordre, de la bonne conduite et du soin vigilant que tout cultivateur doit apporter à ce qu'il fait, à ce qu'il possède. L'ordre, ne craignons pas de le dire en terminant, c'est la moitié du profit du cultivateur dans sa culture.

J. C. CHAPAIS

#### Du rationnement des volailles.

Le rationnement, c'est-à-dire la quantité de nourriture qu'il convient de donner aux volailles doit être une des principales préoccupations de l'éleveur. Rationner les animaux, leur fournir une alimentation rationnelle, est une science d'expériences et d'inductions.

Trop de gens malheureusement abandonnent au hasard les questions de rationnement et s'en remettent à l'à peu près. De là, des écoles et des mécomptes. Que de fois, arrivant dans une ferme et la trouvant dépourvue de volailles ou à peu près, remarquant la cour déserte ou peu s'en faut, avons-nous questionné le maître du logis ! D'où vient que vous n'élevez pas de volailles ! — " Oh ! cela mange trop de grains, cela coûte si cher ! On n'en tire presque pas de profit."

D'autres, à qui nous demandions quel produit ils tiraient de leur basse-cour, nous répondaient avec une moue de dédain. " Que sais-je ? il est difficile de calculer si les volailles ne mangent pas plus qu'elles ne rapportent. Nous avons des poules pour notre consommation personnelle et parce qu'il faut, dit on, en avoir. Nous en vendons de temps en temps. Mais ce n'est pas un produit, c'est plutôt un amusement."

Eh bien ! nous ne cesserons de protester et de déclarer que c'est là une grave erreur. La volaille doit être un rapport, un revenu. Là où il en est autrement, là où elle consomme plus qu'elle ne produit, c'est qu'il y a défaut de soins, négligence, incurie, c'est que la fermière, quand elle s'aperçoit que le grain des volailles file vite, comme on dit, se contente de s'écrier. " Mon Dieu ! comme ces poules dévorent ! On n'y suffit pas. On dépense trop grain. A ce prix là les poulets reviennent plus cher qu'au marché."

Et voilà tout. Il en va le lendemain comme la veille. Fermier ni fermière ne songent à rechercher quelle est la quantité

nécessaire au delà de laquelle, c'est trop, en deçà trop peu. La domestique chargée de la basse-cour continue à puiser au hasard dans le tas de grain, prenant plus ou moins, selon sa fantaisie ou son humeur, distribuant à ses élèves une nourriture tantôt surabondante, tantôt insuffisante.

La surabondance n'est pas économique, cela va de soi ; pas économique non plus l'insuffisance, puisque des animaux réduits à la portion congrue ne profitent pas et se contentent de végéter.

Là, comme en beaucoup d'autres matières, c'est dans un juste milieu qu'est la vérité. Ni trop ni trop peu, c'est le principe du rationnement.

L'élevage théorique distingue deux sortes de rationnements : le rationnement d'entretien calculé de manière à ne laisser ni augmenter ni diminuer l'animal, mais à le maintenir dans un état stationnaire ; — le rationnement de production où quelque chose est donné en sus de ce qui est nécessaire à l'entretien, pour fortifier, augmenter, engraisser l'animal.

C'est cette dernière espèce de rationnement qui sera presque toujours appliquée par l'éleveur. Mais quelle est la quantité d'aliments nécessaire pour qu'il y ait rationnement suffisant, pour qu'il n'y ait ni gaspillage ni parcimonie ? c'est ce qu'on ne peut dire *a priori*, c'est ce que l'expérience seule et l'attention apportée à cette question peuvent faire connaître, car cela dépend d'une foule de circonstances et de conditions de temps, de lieu, d'âge, etc.

Telle race consomme plus qu'une autre. Sans parler des petits, comme les Bantam, il est certain que les Leghorn, les Hambourg, demandent moins de nourriture que des races de plus grande taille et d'estomac plus exigeant, comme les Houdan, les Brahma, les Cochinchine, les Langsham, etc. On a calculé que trois Leghorn ont assez de la ration de deux Cochinchinois.

Dans une même race, certains individus ont besoin d'une nourriture plus abondante que d'autres. Pourquoi chez les oiseaux n'en serait-il pas de même que dans l'espèce humaine, où se rencontrent en matière d'appétit les divergences les plus énormes ? Quand nous voyons, dans une basse-cour, des poulets accourir à la voix de la fermière, manger avec avidité, picorer avec passion, avec fureur—d'autres au contraire ne s'approchant que languissamment et comme par devoir,—dirons-nous que ce n'est pas seulement une question de caractère ou une affaire de gourmandise, mais une nécessité du tempérament et de l'estomac ? C'est un point qu'il faut étudier.

Les saisons, les variations de température doivent encore entrer en ligne de compte dans le rationnement. En été, quand les journées sont longues, quand les volailles peuvent se promener longtemps à la recherche de la nourriture naturelle, vers, larves, insectes, il faudra leur donner moins de graines. En hiver, au contraire, les jours sont courts, les insectes sont rares, il sera donc nécessaire d'augmenter la ration. Pendant les temps secs, augmentez encore ; diminuez au contraire durant les temps humides, car les vers que la pluie fait sortir de terre serviront de pâture aux volailles.

Tout cela paraîtra sans doute méticuleux. Mais, avouons-le, ce n'est que par des soins, de l'attention, une sollicitude toujours en éveil, qu'on arrive à tirer un produit d'une basse-cour. Somme toute, l'expérience n'est pas si difficile à acquérir, ni les choses si compliquées qu'on le croirait. Il suffit d'observer un peu, d'examiner. Si les volailles ont absorbé immédiatement leur ration, il y a apparence qu'elles ne reçoivent pas une nourriture suffisante, si au contraire les mangeoires, après leur départ, contiennent encore beaucoup de grain, il est permis d'en conclure qu'elles en ont trop.

En règle générale, nous croyons qu'il faut donner aux volailles ce qu'elles peuvent chaque fois consommer entièrement et avec avidité. C'est l'affaire de quelques essais, de quel-